

me dit que ta situation serait compromise. . . Tu n'ignores pas que le duc de Whitefield était à Vienne, je l'ai su à l'ambassade, et je pressens que les jeunes ladies se moqueraient de la cantatrice.

—Alors comment m'as-tu poussée à faire une chose indigne de mon rang, blâmable peut-être!

—Non, elle est innocente, répondit le vieux ténor, glorieuse même; mais je te répète que là-bas ce sont des sauvages. Si j'avais prévu que tu dusses un jour quitter Alpino, je n'aurais pas exposé ton nom, ni ta personne en public, mais je n'ai pas pu garder pour moi seul un talent fait pour être admiré du monde entier. En Italie, l'art est une religion, une noblesse, il est au-dessus des préjugés; mais il faut respecter les idées de la haute aristocratie anglaise, qui traite de folies nos transports d'admiration pour le talent. Leur tempérament est différent du nôtre, ils vivent dans le brouillard, m'a-t-on dit, et non dans la lumière; ils ont la froide raison, et nous l'enthousiasme; ils ont le génie des affaires et nous l'amour du beau; ils payent les artistes et nous, nous les adorons. Enfin, ils ont le *cant*, ce dieu de Londres comme disait lord Stève, ce qui signifie morgue et pose.

—Ah! tu m'as perdue! s'écria Minia. Comment me serais-je défiée de ta prudence? Tu es un vieillard, moi je suis jeune, tu as vécu à Rome, et moi enfermée dans ce palais. J'ai obéi au seul ami que j'eusse sur la terre. .

—Je suis coupable! je suis coupable! répondit le pauvre Barini; mais la faute est cachée; nul ne sait que tu es l'Ombra, et nul ne le saura jamais.

—Condamnée à ne plus chanter, que me reste-t-il? O mon Dieu! murmura la pauvre enfant.

—Tu chanteras à Alpino, *mia cara*.

—Non, tu ne m'entendras plus, répliqua-t-elle avec violence.

Atterré, baissant la tête devant ces yeux brillants de colère pour la première fois, Barini joignit ses mains tremblantes, tomba à genoux en murmurant:

—Pardon! pardon!

A cette vue, Minia revint à elle: elle releva le vieillard et se jeta dans ses bras.

—Mon ami! mon cher maître! dit-elle en l'embrassant.

Puis, pensant que sans l'imprudencence du vieux ténor elle n'eût sans doute jamais connu l'adorateur de l'Ombra:

—Console-toi, dit-elle, ne te reproche rien, car je te dois le bonheur de ma vie.

Quand elle put réfléchir, deux choses la préoccupèrent: son serment de ne plus chanter. . en cachant son talent elle perdait son plus grand avantage, car elle n'avait pas une haute idée de sa beauté, elle n'y avait jamais songé; —enfin ces mœurs et ces usages si différents de ceux qui régnaient dans son pays l'inquiétaient. Elle s'effrayait de l'accueil et du caractère de la duchesse. Elle n'osait se demander ce qu'il adviendrait de sa rencontre avec lord Whitefield. . elle murmura:

—Comment pourrai-je lui plaire? . En l'aimant, pensa l'innocente enfant.

Il y avait dans cette fille bizarre plus de vaillance que de raison, car malgré tant de motifs de crainte, loin de se décourager, Minia fut plus impatiente que jamais de partir.

Au moment des adieux, il lui fallut pourtant faire appel à tout son courage, tant la séparation lui fut pénible. . Barini était si vieux et Londres était si loin!

Dans sa tendresse, le pauvre homme conduisit lui-même sa chère enfant jusqu'à la voiture, ferma la por-

tière et, détournant la tête, il rentra tout chancelant dans le château vide de tout ce qu'il avait le plus aimé en ce monde.

## VI

Lady Stève partit, pleurant à chaudes larmes. Mais le bien-aimé était au bout de la route.

L'espoir sécha vite ses yeux. Elle avait bâti bien des châteaux en Espagne quand elle arriva à Paris, où elle s'arrêta pour préparer ses toilettes. En vivant au milieu de belles choses, elle avait appris le bon goût: ses ajustements furent bien choisis et dignes de sa beauté.

Une fois installée à Londres, la peur la prit; elle vit alors tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à son bonheur. . . A la fin, elle se décida à écrire à la duchesse de Whitefield. La réponse ne se fit pas attendre. Lady Stève serait reçue par sa nièce avec le plus grand plaisir; on l'accueillerait avec empressement le lendemain.

Ces quelques lignes tracées sur papier armorié eussent à Minia un effet singulier, elle se sentit plus intimidée que lorsqu'elle paraissait en scène; là, elle était sûre d'elle-même, tandis que ce nouveau théâtre était l'inconnu. Elle commenta chaque mot du billet, cherchant à deviner les véritables sentiments de celle qui venait de lui écrire; elle craignit d'être gauche, de perdre son air naturel, la simplicité de ses manières, de manquer d'à-propos; elle dormit mal comme un conscrit la veille de sa première bataille.

Pour cette importante visite, elle s'habilla avec soin, choisit ce qui allait le mieux à son teint en faisant valoir son visage et sa taille, monta dans une calèche et se rendit à l'hôtel. Là, un valet poudré l'ayant annoncée d'une voix discrète, une petite femme se leva aussitôt de son grand fauteuil et vint d'un pas vif et léger au-devant de la visiteuse.

—Je suis charmée de vous voir, chère lady Stève, dit-elle en lui tendant la main.

Puis l'ayant fait asseoir, elle lui adressa quelques paroles aimables qui rassurèrent un peu Minia; la duchesse lui souhaita la bienvenue en Angleterre, lui demanda si elle comptait y passer quelque temps. Tout en parlant, la vieille dame regardait Minia avec une attention extrême, d'un air surpris; enfin, elle se mit à rire franchement, ce qui déconcerta tout à fait la jeune italienne.

—Pardonnez-moi, dit la duchesse avec une bienveillance marquée, je ris parce que je m'étais figuré une lady Stève à peu près de mon âge, et que j'en trouve une très-jeune, et très-jolie. Quel âge avez-vous, milady?

—Bientôt vingt ans, madame.

—Eh bien! j'en ai trente de plus que vous.

—Aussi serai-je très-reconnaissante, madame la duchesse, si vous voulez me traiter avec une indulgente bonté. Je viens en Angleterre uniquement pour avoir l'honneur d'être connue de vous. J'ai vraiment grand besoin de votre protection, car je suis seule en ce monde.

Cela était dit avec une timidité touchante, d'une voix extrêmement douce. Aussi la vieille dame répondit avec vivacité:

—Je vous la dois certainement, et j'y trouverai grand plaisir. Ainsi vous êtes seule. . à votre âge? . .

Alors Minia lui apprit qu'elle ne connaissait personne, ayant toujours vécu à Alpino avec son grand-père et lord Stève; . . elle était donc très-ignorante de toutes choses et venait demander à la duchesse conseil et appui.

—Et vous les aurez, ma chère lady Stève, car vous me paraissez une charmante enfant. Ma tâche, je crois, sera